

« Britannicus »

Paul Lefebvre

Numéro 27 (2), 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, P. (1983). Compte rendu de [« Britannicus »]. *Jeu*, (27), 163–164.

sur des articles qui ne trouvent jamais preneur, est le témoin conciliant, agacé, puis franchement horripilé par l'invasion bruyante de son intimité. La multiplication des appels téléphoniques, dans une réaction en chaîne et en progression géométrique, jette entre les deux amis le bruit et la fureur publicitaires; mais le rouleau compresseur du *star-system* ne viendra pas à bout de leur grande amitié. Parce que Yucca reste humain, tout simplement. L'air de rien, Robert Patrick (*les Enfants de Kennedy*) met à nu l'une des plus puissantes machines à réification de notre époque. En face d'elle, la victoire du « petit homme » n'en devient que plus remontrante.

Araignée-Lapin s'attaque, pour sa part, à la bonne conscience: le traitement dramatique en est féroce. Araignée-Lapin, un curieux animal anthropomorphe, déballe devant nous son sac à malice, au propre et au figuré: tout en prétendant détester la guerre, il étale sur une table (de magicien? — où se trouve déjà un chapeau —), des carottes et des grenades (pas le fruit), une grande cuillère, une scie sauteuse électrique, une pinte de sang, des reins sanguinolents dans un sac de plastique... Un repas macabre se déroule alors: dangereux oxymore, le Lapin est aussi carnivore: et quand il commence à découper le crâne que cachait le chapeau, et qu'il se met tout de go à bouffer le cerveau d'un soldat dont on entend les cris déchirants, la scène prend aussitôt un tour grotesque et dévastateur. Sous couvert d'anti-militarisme, notre Lapin se découvre tortionnaire: la sincérité, dès lors, n'est plus la condition suffisante d'une bonne cause... Un tel anti-héros pervers — une espèce de Bugs Bunny dément — se dénonce lui-même par sa cruauté cuisinée

à la juste cause. Virulente dénonciation de l'intolérance bien-pensante, *Araignée-Lapin* secoue brutalement la tranquillité d'esprit du spectateur: la morale vengeresse et le simplisme liquidateur ont beau prendre ici un « visage lapin », la logique dogmatique conduit droit à l'arbitraire cauchemardesque.

Ces deux morceaux indigestes nous changeaient du menu de farces et at-trapes des cafés-théâtres; peut-être, en effet, que les Américains n'écrivent pas que des pièces pour un public en mal de sorties réconfortantes... Boff-Boff Broadway nous porte à le croire, avec une curiosité décapante et une lucidité qui ne court pas les rues, ni, hélas! les théâtres.

gilbert david

« **britannicus** »

« **ni cet excès d'honneur,
ni cette indignité** » (v. 610)

Tragédie de Jean Racine; mise en scène d'André Brassard; costumes de François Barbeau; décor de Claude Goyette; éclairages de Pierre-René Goupil. Avec Monique Bélisle (Albine), Henri Chassé (Britannicus), Normand Daoust (Néron), Luce Guibeault (Agrippine), Hélène Mercier (Junie), Gilles Pelletier (Burrhus), Carl Solari (garde) et Jacques Vaugeois (garde). Une coproduction de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Théâtre français du Centre national des arts présentée au Théâtre Denise-Pelletier, du 28 janvier au 5 mars 1983.

Le *Britannicus* de Brassard aura été un mélange d'enchantements et de déceptions. Dans une monumentale architecture de porphyre, se déroulait la double histoire d'un très jeune homme se libérant de sa mère (une sorte de crise d'adolescence définitive) et d'un coup d'État. Par les costumes, surtout, s'inscri-

André Thérien dans le rôle d'Araignée-Lapin, un « curieux animal anthropomorphe »... et anthropophage dans *Oui aux bébêtes étrangères*. Production du Boff-Boff Broadway présentée au café-théâtre Quartier-Latin, du 9 février au 5 mars 1983.

vaient à tout moment les trois temps de la pièce; modernes par les textures et par les couleurs des tissus, ils évoquaient un étrange croisement de la Rome impériale et de la cour de Louis XIV. Cette triple lecture, dont le volet contemporain éclatait dans l'image finale (un rien facile) d'un Néron «punk», se dissolvait, hélas!, dans une interprétation généralement quelconque. Pour d'inexplicables raisons, Brassard n'a pas pris position quant à la diction du texte; la majeure partie de la distribution ne savait que faire des alexandrins, chacun les dé-jouant à sa guise (au moins, si

dans ce non-respect, il y avait eu quelque unité, comme dans son *Andromaque* de 1974), privant désagréablement Racine de sa dimension musicale. On méditera à ce sujet le fait que les deux meilleures interprétations, soit celles de René Gagnon (Narcisse) et d'Hélène Mercier (Junie), étaient l'oeuvre des deux seuls membres de la distribution qui savaient jouer de cette subtile alliance du rythme et de la syntaxe qu'est le vers racinien.

paul lefebvre



Gilles Pelletier et Normand Daoust dans une tragédie de Racine, *Britannicus*, mise en scène par André Brassard. Coproduction de la Nouvelle Compagnie Théâtrale et du Théâtre français du Centre National des Arts. Photo: André LeCoz.